Jean Du SAGUENAY

L'ÉPOPÉE CANADIENNE

MONTCALM

Plaquette publiée avec le patronage de l'Association « La Canadienne ».

PARIS 6e
BLOUD ET Cie
7, Place St-Sulpice

QUÉBEC
L'ACTION SOCIALE
103, rue Ste-Anne

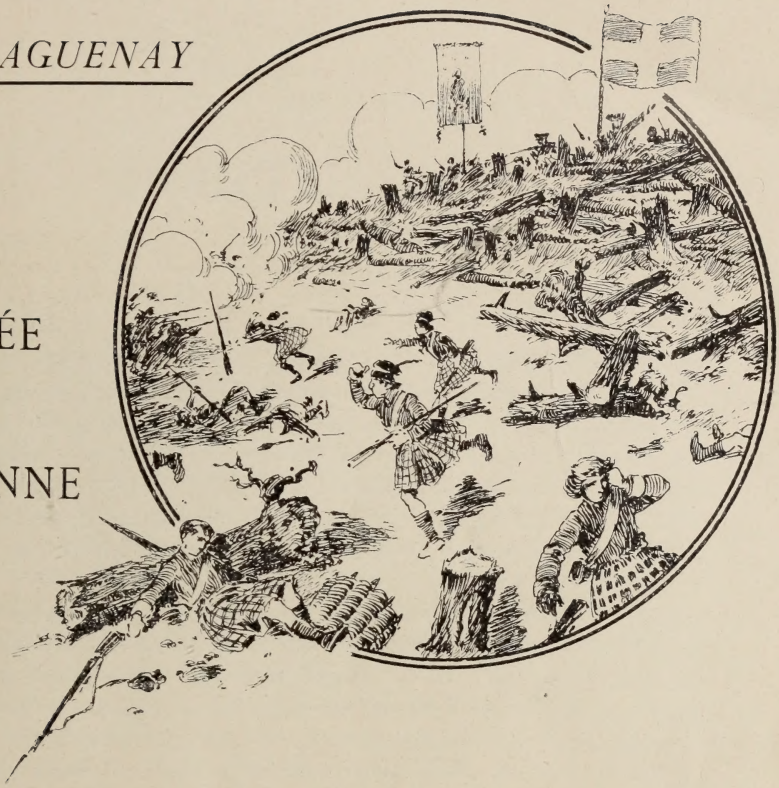
1908

Mont Calm

Jean Du SAGUENAY

L'ÉPOPÉE

CANADIENNE



MONTCALM

Plaquette publiée avec le patronage de l'Association « La Canadienne ».

PARIS 6e

BLOUD ET Cie

7, Place St-Sulpice

QUÉBEC

L'ACTION SOCIALE

103, rue Ste-Anne

1908

MONTCALM.

Guerre du Canada. — Le 18 mai 1756, la paix était officiellement rompue entre la France et l'Angleterre, la guerre de Sept ans commençait. En fait, les hostilités dataient du massacre, en 1754, du parlementaire canadien, Villiers de Jumonville, et de son escorte, près du fort Nécessité dans la vallée de l'Ohio, par le colonel Washington, futur président des États-Unis; le frère de Jumonville avait promptement châtié l'agresseur en l'obligeant à capituler. L'année suivante, de Beaujeu, avec neuf cents hommes, avait remporté la brillante victoire de la rivière Monongahéla (ou Malengueulée) contre les trois mille soldats du général Braddock marchant sur le fort Duquesne. Le baron de Dieskau fut tué à la sanglante et téméraire affaire du lac Saint-Sacrement où l'armée franco-canadienne, luttant à un contre deux, arrêta du moins l'invasion du général Johnson. En Acadie, nos compatriotes, devenus sujets anglais par le traité d'Utrecht mais restés français de cœur, furent arrachés par surprise à leurs foyers, séparés les uns des autres, les femmes de leurs maris, les enfants de leurs parents, et déportés dans les colonies anglaises où le plus grand nombre périt par la misère et les mauvais traitements. Enfin, sans déclaration de guerre, le cabinet de Londres fit attaquer sur toutes les mers nos navires de commerce et jusqu'à nos bateaux de pêche; huit mille marins furent ainsi capturés. C'est à la suite de ces événements que Louis XV se décida à rappeler son ambassadeur.

Le motif de toutes ces perfidies était le désir ardent des colons anglais, désir qu'ils avaient fait partager au gouvernement de la Métropole, de s'emparer enfin de la Nouvelle-France. Leurs tentatives, maintes fois réitérées dans le passé, avaient échoué jusqu'alors; mais le nouveau conflit, si injustement provoqué, devait se terminer par la réalisation complète d'un espoir séculaire.

A l'heure où commence ce drame, les colonies anglaises, établies entre les côtes de l'Océan et les montagnes voisines, comptent un million deux cent mille âmes; notre empire s'étend des brumes de l'Atlantique à la Louisiane ensoleillée et jusqu'aux Rocheuses lointaines, mais

quatre-vingt mille colons seulement l'habitent, fixés pour la plupart dans les paroisses échelonnées le long des rives du Saint-Laurent. Les sauvages, évangélisés par nos missionnaires, traités en compagnons par nos coureurs de bois, nous sont généralement plus favorables qu'à nos ennemis qui ne leur témoignent qu'hostilité ou dédain. Si la disproportion numérique entre les deux peuples est effrayante, elle est un peu atténuée par cet appui des indigènes, et par les qualités d'endurance, de hardiesse et de patriotisme de la nation canadienne, si pure dans ses origines et si saine dans ses mœurs. Enfin la forêt immense et primitive nous entoure et nous protège au loin, océan redoutable dont nous sommes les maîtres.

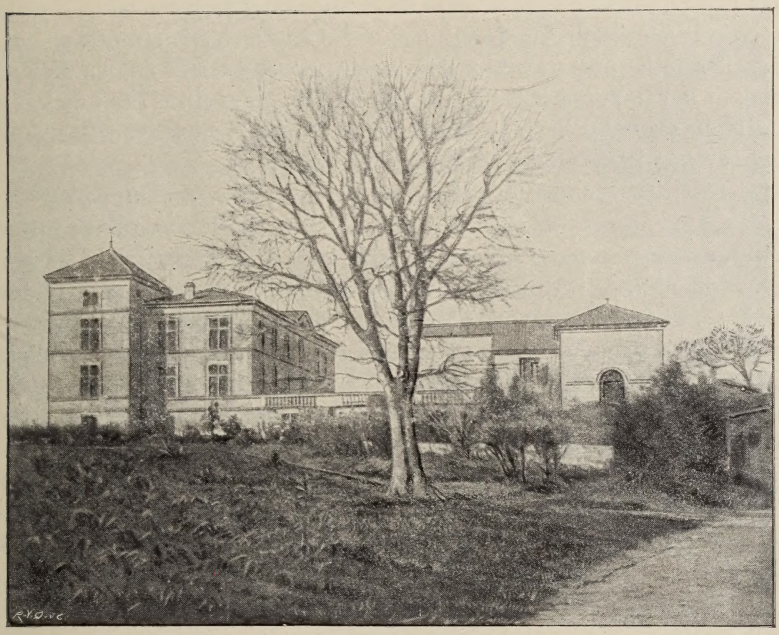
L'autre océan, hélas! qui mène à nos mères-patries, appartient à l'Angleterre. Nous attendrons en vain l'effort libérateur de la France livrée à un gouvernement incapable et corrompu; à la cour, la Pompadour règne, et avec elle triomphent les *philosophes* dont le plus célèbre, sans cœur et sans patriotisme, Voltaire, mène contre le Canada une campagne acharnée et dira bientôt, avec une désinvolture cynique : *La France peut être heureuse sans Québec.*

L'ensemble des troupes de terre successivement envoyées de la métropole, d'abord avec le baron de Dieskau, puis avec Montcalm un peu avant le début de la guerre, et enfin l'année suivante, ne s'élèvera qu'à six mille cinq cents hommes. Ces soldats d'élite appartiennent aux bataillons de Bourgogne et d'Artois (casernés à Louisbourg, île du Cap-Breton), de la Reine, de Béarn, de Languedoc, de Guyenne, de la Sarre, de Royal-Roussillon et de Berry. Deux mille hommes de la marine forment la garnison régulière de la colonie. Les miliciens canadiens, recrutés par la conscription, donnent de douze à quinze mille hommes. Enfin les sauvages alliés apportent un contingent variable d'un millier d'hommes. Au total, en tenant compte des pertes subies dans le cours de la guerre, l'armée ne dépassera jamais le chiffre de dix-huit mille hommes.

C'est au moment même de la déclaration de guerre, en mai 1756, que l'armée de secours, l'avant-dernière, arrive à Québec après une heureuse traversée. Avec elle s'étaient embarqués à Brest le général marquis de Montcalm, maréchal de camp, commandant des troupes de la colonie sous l'autorité suprême du marquis de Vaudreuil, gouverneur de la Nouvelle-France; le chevalier de Lévis et le colonel de Bourlamaque, lieutenants de Montcalm, et Bougainville, son aide de camp.

Montcalm, son caractère, ses premières campagnes. — *Louis-Joseph marquis de Montcalm, seigneur de Saint-Véran, Candiac, Tournemire, Vestric, Saint-Julien-d'Arpaon, baron de Gabriac,* est né le

28 février 1712 au château de Candiac, près de Vauvert, à quelque distance de Nîmes; il descend d'une antique famille du Rouergue où les vertus guerrières sont de tradition et qui est connue dès la fin du XIIe siècle. Sa mère, née Marie-Thérèse de Lauris de Castellane, exerça



Château de Candiac.

sur lui une bienfaisante influence; un oncle, Louis Dumas, esprit curieux et érudit, fut son précepteur. A peine âgé de quatorze ans il entre à l'armée où, également apte à l'étude et à l'action, il apprend l'allemand, se nourrit des fortes pensées de Corneille et, par la lecture de Plutarque, se prépare en méditant la vie des hommes illustres à imiter leurs exploits.

La guerre de la succession de Pologne éclate; il fait, avec le grade de capitaine, ses premières armes au siège de Kehl en 1733 et prend part l'année suivante à celui de Philippsbourg sous les ordres du vieux maréchal de Berwich qui y trouve à la fois la victoire et la mort.

Quelques années de bonheur tranquille s'écoulent alors pour lui dans ce château de Candiac, au milieu de cette campagne baignée de lumière, avec cette vie patriarcale qu'il affectionne et qui lui arrache au loin des

expressions de tendresse et de regret. Il vient d'épouser en 1736 Angélique-Louise Talon du Boulay, petite-nièce de l'intendant Talon, le fondateur de l'administration royale au Canada.

La guerre de la succession d'Autriche (1741-1748) le conduit d'abord en Bohême où les souffrances de l'armée égalèrent sa gloire; il s'y lie avec l'intrépide Chevert, le héros de Prague, et y fait, croit-on, connaissance avec le chevalier de Lévis. Colonel d'Auxerrois-Infanterie en 1743, chevalier de Saint-Louis la même année, il est blessé et fait prisonnier pendant la campagne d'Italie à la désastreuse bataille de Plaisance.

« Nous avons eu, écrit-il à sa mère, hier une affaire des plus fâcheuses. Il y a eu nombre d'officiers, généraux et colonels, tués ou blessés. Je suis des derniers, avec cinq coups de sabre. Heureusement aucun n'est dangereux, à ce que l'on m'assure, et je le juge par les forces qui me restent, quoique j'aie perdu de mon sang en abondance, ayant une artère coupée. Mon régiment, que j'avais deux fois rallié, est anéanti. » L'année suivante, libéré, promu brigadier, il est de nouveau blessé de plusieurs coups de feu dans les Alpes, au col d'Exiles, où le chevalier de Belle-Isle périt avec quatre mille Français. Il reçoit en 1749 le grade de mestre de camp et le commandement d'un régiment de cavalerie nouvellement créé qui porte son nom. La paix d'Aix-la-Chapelle, en 1748, l'a rendu à son cher Candiac, où maintenant dix enfants lui sont nés et d'où les ordres du Roi viennent de l'arracher pour lui donner, avec le grade de maréchal de camp, la mission à la fois la plus glorieuse et la plus redoutable.

Vif, alerte, exubérant de paroles et de gestes, il est bien le fils de la chaude Provence; prompt à s'emporter et prompt à se reprendre; loyal et bon, tout rondement chrétien. De taille plutôt médiocre, il en impose naturellement, parce que l'on sent un chef à ce regard qui observe et qui veut, et où brille l'intelligence. Ambitieux sans petitesse, esclave et amoureux de son devoir, homme de guerre clairvoyant, habile et résolu : tel est Montcalm.

Trois routes d'invasion conduisent au Saint-Laurent et à Québec, cœur de la colonie : la voie du golfe que surveille, sentinelle avancée, la place forte de Louisbourg ; le chemin du lac Champlain que défendent les forts Carillon et Saint-Frédéric ; la trouée des grands lacs au débouché desquels est le fort d'arrêt de Frontenac ; au delà s'étend une ligne de forts qui relient le Canada à la Louisiane, et dont le premier, le fort du Niagara, est à la tête du lac Ontario.

Prise de Chouaguen. — Pour cette campagne de 1756, l'armée anglaise, prête à l'offensive, s'élève à vingt-cinq mille hommes.

Cependant, Montcalm, sur l'avis de Vaudreuil, n'hésite pas à prendre les devants. Il fait compléter les fortifications de Saint-Frédéric et de Carillon ; là, à la sortie du lac Saint-Sacrement, que les Anglais appellent le lac George, il établit un corps d'armée sous la conduite de Lévis en qui il a pleine confiance : « Je laisse, écrit-il à la marquise de Montcalm, M. le chevalier de Lévis dans une position épineuse, mais dont il se tirera mieux qu'un autre, étant rempli de zèle, d'intelligence et de courage. » Et la confiance est réciproque. Voici comment le chevalier s'exprime dans sa correspondance au ministre : « Je ne sais si M. le marquis de Montcalm est content de moi ; ce qu'il y a de certain, c'est que je le suis beaucoup de lui. Je serai toujours charmé de servir sous ses ordres. Ce n'est pas à moi à vous parler de ses mérites et de ses talents, vous les connaissez mieux que moi ; mais je puis avoir l'honneur de vous assurer qu'il a généralement plu dans la colonie, et qu'il traite très bien avec les sauvages. Il a aussi établi la discipline parmi nos troupes. » L'amitié entre ces deux hommes d'élite ne fera que se fortifier avec le temps.

Rassuré de ce côté, Montcalm concentre près de Niagara un corps d'un peu plus de trois mille hommes, afin de tenter l'attaque de Chouaguen, que les Anglais appellent Oswégo, système des trois forts Chouaguen, Ontario et George, qui constitue pour l'ennemi une base d'opérations sur le lac Ontario et où seize cents hommes tiennent garnison. L'armée marche de nuit, disparaissant le jour au fond des baies ; les bateaux sont dissimulés sous des branches de feuillage. Le 11 août au matin, elle est à quelque distance de Chouaguen, la fusillade éclate, des bateaux anglais sont salués de coups de canon. Une tranchée est ouverte la nuit suivante et le lendemain. La vivacité de l'attaque grossit dans l'esprit des assiégés la force numérique de l'assaillant, ils abandonnent le fort Ontario ; Montcalm l'occupe aussitôt et y installe du canon : l'ennemi évacue le fort George ; le fort principal, le vieux Chouaguen, est investi ; les Anglais, croyant la position intenable et épouvantés par les cris des sauvages, capitulent le 14 ; la garnison est prisonnière et nous prenons cinq drapeaux, la caisse militaire, sept bateaux de guerre, des munitions et des provisions en quantité. Le matin du 20 août, Montcalm fait ériger une grande croix avec cette inscription : *In hoc signo vincunt*, et le lendemain, l'armée française quitte Chouaguen après en avoir démoli les fortifications. « Voilà, écrit le marquis à sa femme, une assez jolie aventure, ma très chère ; je vous prie d'en faire dire une messe dans ma chapelle. »

Sur ces entrefaites, une puissante armée anglaise s'est massée à l'entrée du lac Saint-Sacrement, appuyée au fort William-Henry ;

Montcalm arrive à Carillon avec des troupes de secours; mais la prise de Chouaguen a découragé les ennemis et la campagne s'achève avec l'été, tandis que des partis de sauvages et de coureurs de bois vont porter la terreur dans les colonies anglaises.

Cependant un autre ennemi nous menace qui sera d'année en année plus terrible : la faim. Laboureurs et soldats, mais désormais plus soldats que laboureurs, les Canadiens n'ont pas le temps nécessaire pour semer et pour récolter ; les malversations du munitionnaire général Cadet, chargé de la régie des vivres, et de l'intendant Bigot, dont le nom sera tristement célèbre, viennent augmenter la misère. Et, tandis qu'on se bouscule à la porte des boulangeries, brille l'éclat insolent des fêtes dont Bigot donne l'exemple à Québec et où le jeu ruine fonctionnaires et officiers.

Prise de William-Henry (ou George). — L'hiver n'était pas terminé que M. de Vaudreuil lança sur le fort William-Henry, sous la conduite de M. de Rigaud, un corps de quinze cents hommes qui brûla tous les magasins et une flotte de bateaux prête pour l'offensive. Puis une expédition s'organise au printemps pour détruire le fort lui-même et nettoyer ainsi la voie d'invasion des lacs Saint-Sacrement et Champlain comme celle des grands lacs l'a été l'année précédente par la prise de Chouaguen. Huit mille hommes sont réunis fin juillet à Carillon, dont beaucoup de sauvages ; ce sont des alliés précieux par leur agilité dans la forêt ou sur les cours d'eau, mais incommodes, se battant à leur fantaisie, rentrant chez eux

subitement pour un songe inquiétant ou à la suite de quelque coup heureux, car « il ne faut pas tenter le Maître de la vie » ; terribles aussi, ceux d'entre eux qui sont encore païens donnent libre cours à leurs instincts féroces, ils martyrisent les prisonniers qu'ils font et que l'on réussit difficilement à leur arracher ; aux reproches d'un Père, un de ces Indiens qui mangeait quelque Anglais répondit : « Toi avoir le goût français; moi, sauvage, cette viande bonne pour moi. » Lorsque, presque nus, ils bondissent tout à coup dans la forêt, armés de casse-têtes et de lances, en poussant des hurlements épouvantables, ils glacent leurs ennemis de terreur. Les exploits de Montcalm ont frappé leur imagination ; un de leurs chefs lui dit en arrivant : « Nous avons voulu voir ce fameux chef qui, en mettant pied à terre, a foulé aux pieds l'Anglais. Nous pensions que sa tête se perdait dans les nues. Tu es petit, mon père ; mais nous voyons dans tes yeux la grandeur des pins et le vol de l'aigle. » Le général français réussit à fixer leur esprit perpétuellement mobile et à les joindre à l'expédition ; ce ne fut pas sans de longs conseils, qu'il préside avec patience, et où se succèdent d'interminables discours. Enfin l'armée s'ébranle et investit William-Henry. Un fort carré est au fond du lac, relié par une chaussée à un vaste camp retranché ; il y a là deux mille quatre cents hommes commandés par le lieutenant-colonel Monro. Le siège du fort est décidé et la direction des travaux confiée à M. de Bourlamaque. Entrepris le 4 août, vivement poussés, les travaux d'approche sont terminés le 9, et Monro, averti qu'il n'a pas de secours à espérer, sachant son armée démoralisée, demande à capituler. Désireux d'en finir pour laisser les Canadiens faire la moisson, n'ayant pas d'ailleurs les vivres nécessaires pour nourrir de nombreux prisonniers, Montcalm accorde à la garnison les honneurs de la guerre, sous condition de ne pas servir contre nous d'ici dix-huit mois. Alors se passe un fait inouï : le 11 août, munis de leurs armes, les soldats anglais, avec lesquels sont des femmes et des enfants, se mettent en route sous la conduite d'une petite escorte française. Mais, apeurés à la vue des sauvages, ils leur ont donné, malgré nos avertissements, des liqueurs qui les transforment en brutes ; ils leur livrent leurs effets pour les apaiser ; ils se laissent piller et désarmer, et enfin, dans leur panique, s'enfuient de tous côtés pendant que les sauvages, enhardis et furieux, les poursuivent, les tuent ou les emmènent. Les hommes de l'escorte protègent le plus de monde qu'ils peuvent ; les soldats du camp accourent ; Montcalm, dans son désespoir, se découvre la poitrine en criant aux sauvages : « Puisque vous êtes des enfants rebelles qui manquez à la promesse que vous avez faite à votre père, et qui ne voulez plus écouter sa voix, tuez-le le premier. »

Un certain nombre d'Anglais furent sauvés, d'autres conduits par les sauvages à Montréal où le gouverneur les racheta à force de présents, d'autres enfin massacrés dans la solitude et la profondeur des forêts. Cette scène d'horreur fut exploitée par l'ennemi contre l'armée française, dont chefs et soldats se sont cependant efforcés de sauver, au péril de leur vie, les Anglais déjà victimes de leur imprudence et de leur terreur. Le matériel du fort fut emporté, le fort lui-même et les retranchements démolis, et les troupes allèrent prendre leurs quartiers d'hiver, Montcalm s'installant à Québec où il se plaît dans l'intimité de quelques familles canadiennes.

Avec la saison glacée la disette revient, plus dure que l'année dernière. Habitants et soldats sont mis à la ration ; les grains sont réquisitionnés; mais deux amis de Bigot, Cadet et Péan, en font passer aux Antilles; eux et leurs complices pillent la colonie sans que le trop faible gouverneur Vaudreuil tente de mettre fin à ces désordres qui ruinent et affament le pays.

Victoire de Carillon. — L'année 1758 commence à peine que, sous l'impulsion de William Pitt, l'Angleterre met en mouvement plusieurs flottes pour intercepter tout secours de France, et une autre pour attaquer Louisbourg. En même temps, deux armées s'ébranlent afin d'envahir la colonie par le lac Champlain et de la frapper également à l'Ouest ; les troupes dépassent en nombre la population entière du Canada, vieillards, femmes et enfants compris.

Plus de quinze mille hommes s'avancent vers le lac Saint-Sacrement sous les ordres de l'indolent général Abercromby, secondé par le jeune lord Howe, sage et énergique, idole du soldat. Le 30 juin, Montcalm est à Carillon ; il en fait couvrir les approches le long de la rivière, à la Chute, déversoir du lac Saint-Sacrement dans le lac Champlain. Le petit fort de Carillon est adossé au sud et à l'est à la rivière et au lac ; à quelque distance à l'ouest s'élève un plateau où le général décide de se retrancher, tandis que l'on transforme des bateaux en tours flottantes et que l'on en arme plusieurs autres pour se défendre du côté de la rivière.

Le 5 juillet, par une matinée splendide, aux accents des fanfares, l'armée anglaise, avec ses uniformes brillants et pittoresques, descend le lac George sur une flotte de plus d'un millier de bateaux et de barques, qui s'allonge indéfiniment sur le miroir des eaux, dans la lumière éclatante du soleil d'été. Elle vient camper le soir à quelques lieues des positions françaises. Au matin elle se met en marche, nos avant-postes se replient, nos forces se réunissent sur la rive gauche, les ponts de

Le Château des Indes, résidence de Montcalm à Montréal.

communication sont coupés. M. de Trépezec, qui est avec trois cent cinquante hommes en observation à la montagne Pelée, va par le plus court au milieu des bois où il s'égare et se heurte aux colonnes anglaises; il perd la moitié de son monde et il est blessé à mort, mais son détachement inflige de grosses pertes aux ennemis et, pour eux coup irréparable, lord Howe est tué l'un des premiers. Le lendemain, Abercromby tâtonne; Montcalm, qui a ramené l'armée sous les murs de Carillon, fait pousser activement les travaux des retranchements. Remplis d'ardeur, officiers et soldats abattent les arbres, les disposent et les entassent en enchevêtrements inextricables le long d'une ligne brisée qui embrasse le plateau, ménageant plusieurs rangs de meurtrières, et font à l'extérieur place nette à portée de fusil. Sur le soir, aux acclamations de l'armée, le chevalier de Lévis arrive avec un renfort, le dernier de ceux que M. de Vaudreuil a envoyés avec le plus de diligence possible, et qui porte nos troupes à l'effectif de trois mille cinq cents hommes. Enfin, le 8 juillet, par une chaleur étouffante et après de nombreuses escarmouches, l'action commence à midi. La ligne est au centre, appuyée à gauche, où commande M. de Bourlamaque, par les volontaires, à droite, dans la plaine, par les milices et les troupes de la marine avec Lévis. Du centre, Montcalm surveille et dirige, ayant derrière lui, en réserve, huit compagnies de grenadiers qu'il envoie à la rescousse là où il faut. Ordre a été donné de ne jamais tirer sans viser un ennemi. En quatre épaisses colonnes, l'armée anglaise attaque de front les retranchements, un feu d'enfer éclate, son élan est brisé; l'assaut reprend avec violence sur la droite et sur la gauche, mais les rangs de l'assaillant fondent encore, il est de nouveau repoussé. Une tentative de diversion par sa flotte échoue. Des acclamations éclatent dans le camp: ce sont trois cents Canadiens et soldats de la flotte qui arrivent et qui sont aussitôt répartis dans la plaine. En deux colonnes seulement l'ennemi s'élance avec un courage superbe sur les flancs de notre position. Sa ténacité, son héroïsme sont tels que la situation devient critique à notre droite. Montcalm accourt avec ses grenadiers; sur l'ordre de Lévis, une sortie des Canadiens, qui en avaient fait plusieurs, un feu terrible dirigé par eux sur la lisière du bois, ébranlent enfin la colonne anglaise qui est repoussée. Une dernière attaque ne réussit pas davantage. Vers six heures la bataille est finie; Abercromby a perdu quatre mille hommes tués ou blessés; son armée s'enfuit en désordre vers ses retranchements de la tête du lac Saint-Sacrement.

Le lendemain, Montcalm, faisant son rapport au gouverneur, lui écrit: « Il y a eu dans tous les points également du danger, et pendant fort longtemps; heureusement aucune troupe ne s'est démentie.

Le marquis de Vaudreuil, gouverneur du Canada.

Messieurs les officiers y ont fait des prodiges de valeur, et leur exemple a fait faire des choses incroyables au moindre soldat. Les troupes de la colonie et les Canadiens nous ont fait regretter de n'en avoir pas un plus grand nombre. M. le chevalier de Lévis, sous les yeux duquel ils ont combattu, s'en loue beaucoup. » Et plus loin, regrettant de n'avoir pu transformer en déroute complète la défaite anglaise : « Quelle journée pour la France, si j'avais eu deux cents sauvages à lâcher à la fin de l'action, et à servir de tête à un gros détachement que j'aurais confié à M. le chevalier de Lévis ! »

L'armée française célèbre sa victoire le 12 au matin; Montcalm a fait ériger sur le champ de bataille une grande croix avec cette inscription dont il a rédigé le texte latin et la traduction :

Quid dux? quid miles? quid strata ingentia ligna?
En signum! en victor! Deus hic, Deus ipse triumphat!

Chrétien, ce ne fut point Montcalm et sa prudence,
Ces arbres renversés, ces héros, leurs exploits,
Qui des Anglais confus ont brisé l'espérance;
C'est le bras de ton Dieu vainqueur sur cette croix.

Nous sommes victorieux; et cependant, chose triste à dire, jamais la mésintelligence déjà ancienne entre le gouverneur et Montcalm n'a été aussi profonde. Mesquinement jaloux de son autorité, ignorant de la technique militaire, d'ailleurs probe, actif et vraiment père des Canadiens, Vaudreuil entend diriger les opérations de Montcalm qui, agacé de ses prétentions et de son incompétence, gêné dans son commandement, supporte difficilement une pareille tutelle. La désunion s'est étendue aux officiers et aux soldats, une jalousie aussi fâcheuse qu'étrange séparant la ligne d'une part, d'autre part les milices et les troupes de la marine. En vain, Montcalm essaie de se réconcilier avec le gouverneur, il lui écrit : « Soyez sûr, Monsieur, que les choses personnelles dont je puis me plaindre... ne diminueront jamais ni mon zèle pour le bien public, ni mon affection pour vous, ni mon attention constante à n'écrire que du bien de vous et de M. votre frère... Pourquoi n'en agiriez-vous pas de même à mon égard ?... J'ose dire que le service du Roy y gagnerait.... » Presque au même moment, Vaudreuil envoie au ministre un rapport sur la victoire de Carillon et il s'y plaint amèrement du général. Un de ses griefs est le frais accueil que Montcalm fit aux sauvages accourus seulement après la bataille. Il fallait ménager ces « vilains messieurs » et Vaudreuil s'y employa du reste avec succès. Voici comment ils s'étaient

plaints à lui du général : « Mon père, nous sommes venus pour vous témoigner la vive peine que nous ressentons de la façon dont M. de Mont-

Hôtel de Montcalm, rue des Ramparts, à Québec.

calm nous a reçus à Carillon. Nous n'eûmes rien de plus pressé que de lui dire que nous étions bien mortifiés de n'avoir pas participé à sa victoire. Il nous répondit brusquement : « Vous venez dans un temps où je

» n'ai plus besoin de vous; n'êtes-vous donc venus que pour voir des corps » morts ? Allez derrière le fort, vous en trouverez; je n'ai pas besoin de vous » pour tuer des Anglais. » Nous sortîmes de chez lui pour tenir conseil » entre nous. Le lendemain, nous fûmes lui souhaiter le bonjour, nous lui demandâmes à aller sur le chemin de Lydius; il frappa sur sa table en nous disant : « .... vous n'irez pas; allez-vous-en au diable si vous » n'êtes pas contents. » Mon père, nous n'eûmes pas besoin d'interprète pour entendre ces paroles. Sur-le-champ, nous lui dîmes que nous étions surpris de sa colère sans lui en avoir donné le sujet. Le conseil ne fut pas long; nous nous retirâmes chacun chez nous. »

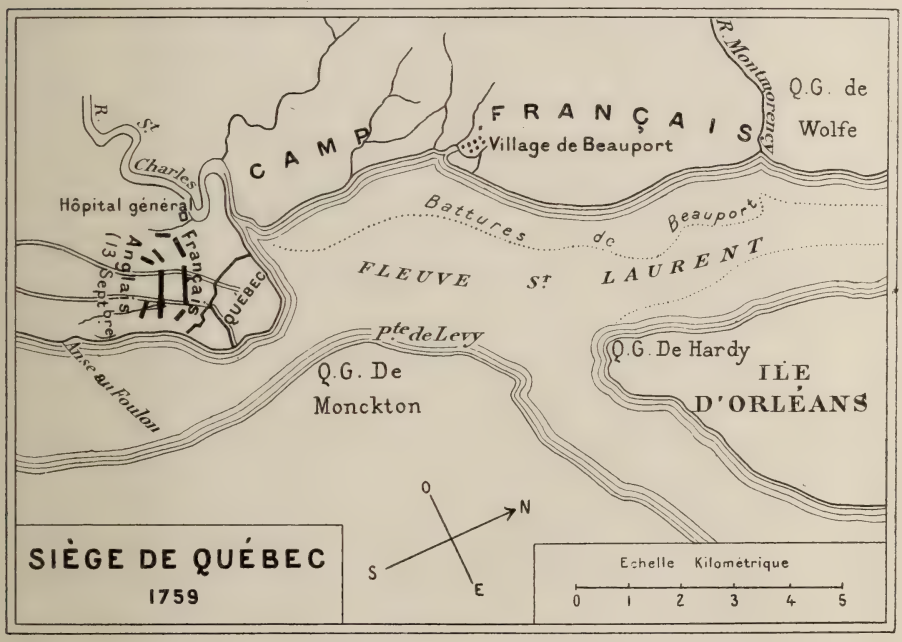
Deux coups de tonnerre vinrent troubler la sérénité de l'armée et de la population où la confiance était revenue : la prise de Louisbourg qui ouvrait aux Anglais la route d'invasion du Saint-Laurent, celle des forts Frontenac et Duquesne qui rendait libre celle des grands lacs. Les Acadiens et les Canadiens des îles Royale et Saint-Jean, et d'une partie de la côte Gaspé, sont déportés, leurs habitations incendiées.

Dans une lettre chiffrée adressée au ministre le 1er septembre, Montcalm écrit : « La situation de la colonie des plus critiques : la paix nécessaire.... J'écris la vérité, comme citoyen, sans être découragé, résolu de m'ensevelir sous les ruines de la colonie. Il faudrait que la France pût envoyer deux mille hommes de recrue et six bataillons. Peut-elle les envoyer et des recrues de la bonne espèce ? Donc la paix nécessaire ou le Canada perdu; nos forces trop inférieures pour résister à trois attaques... » D'un commun accord Montcalm et Vaudreuil envoyèrent Bougainville en France pour éclairer la cour sur l'état désespéré de la colonie; il n'obtint que des félicitations pour les « braves soldats du Canada ». On distribue des « grâces ». Montcalm devient lieutenant-général, Vaudreuil est nommé grand-croix de Saint-Louis, et ainsi des autres. Mais de secours, point ou presque. Le ministre Berryer eut le front de lui dire, impatienté : « Monsieur, quand le feu est à la maison, on ne s'occupe pas des écuries. » A quoi Bougainville répliqua : « On ne dira pas, du moins, que vous parlez comme un cheval. »

Cependant la disette est grande au Canada sans que cessent, en dépit de la calamité publique, les réjouissances folles de la haute société contre lesquelles proteste en vain Mgr de Pontbriand. Aussi patriote que pieux évêque, le digne prélat joint ses efforts à ceux de M. de Vaudreuil pour appeler le peuple aux armes : de seize à soixante ans, jeunes gens et hommes faits sont convoqués. Aïeux vénérés et chéris, que votre souvenir reste brûlant dans notre cœur : on voit venir à l'armée jusqu'à des enfants de douze ans et des vieillards de quatre-vingts ! C'est la nation entière qui se dresse contre l'étranger !

Monseigneur de Pontbriand, évêque de Québec.

Siège de Québec; mort de Montcalm. — Cette année 1759, les Anglais vont encore attaquer le Canada des trois côtés à la fois, par les grands lacs avec le général Prideaux qui aura à lutter contre les forces du capitaine Pouchot, par le lac Champlain avec le général Amherst qui va se heurter à la petite armée de Bourlamaque, enfin par le Saint-Laurent avec le général Wolfe perdu de santé mais jeune et intrépide. Ils disposent en tout de soixante mille hommes.



Québec [1], mal fortifié mais situé merveilleusement, est peu accessible en amont; en aval, au contraire, un débarquement est aisé. Aussi, de ce côté, et tout en mettant la cité en état de défense, on établit un vaste camp retranché dont la droite, avec Bougainville, s'appuie à la rivière Saint-Charles et la gauche, avec Lévis, à l'étroite rivière de Montmorency; Vaudreuil et Montcalm ont leur quartier général au centre, au village de Beauport. La flotte anglaise arrive fin juin devant Québec et l'armée prend position sur trois points, de l'autre côté de la rivière Mont-

---

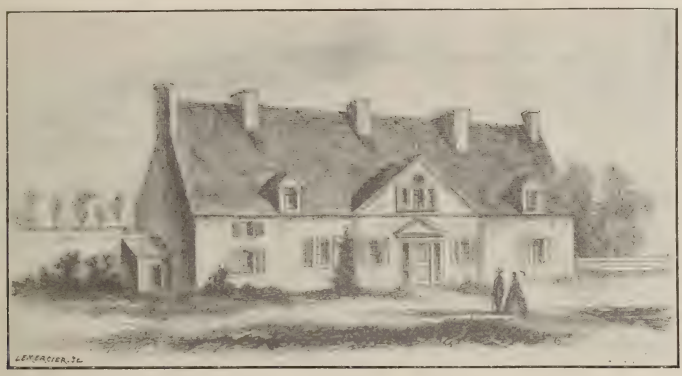
(1) Héroïsme et beauté, voilà Québec. Consulter la plaquette intitulée « *La vieille capitale* » qui retrace l'histoire de cette ancienne cité, d'un charme unique en Amérique.

morency, dans l'île d'Orléans et, en face Québec, sur la pointe Lévis. De ce dernier poste, et en même temps que les canons des navires, des batteries bombardent pendant deux mois la noble cité qui est en grande partie incendiée. Afin de terroriser les habitants, Wolfe fait et fera sans cesse ravager la campagne, couper les plantations, abattre les bestiaux,

Le Général Wolfe.

brûler les maisons et les fermes ; certains de ses soldats (rangers) scalpent des Canadiens à la manière des sauvages, tuent des enfants prisonniers, brûlent vifs des enfants et des femmes. Après un mois d'attente, il se décide à attaquer le camp près de la chute de Montmorency. Le 31 juillet, par un gué de la rivière, il lance une partie de ses troupes à l'assaut des retranchements tandis que d'autres débarquent sur la berge sous la protection de la flotte. Le feu des Canadiens décime les assaillants ; Montcalm accourt avec des renforts ; un gros orage précipite la retraite de l'armée anglaise. La victoire de Montmorency relève nos espérances.

Malheureusement, tandis que Bourlamaque reculant pas à pas retardait la marche du général Amherst et l'oblige à hiverner plus en arrière, la voie des grands lacs est ouverte à l'ennemi par la trahison de nos alliés sauvages. Lévis est envoyé de ce côté avec quelques troupes pour organiser la défense, départ fatal pour nous, car Lévis c'est la prudence et le coup d'œil, si nécessaire en ce moment. Wolfe, malade et désespéré de



Manoir de Salaberry, à Beauport, quartier général de Montcalm pendant le siège de Québec.

ses échecs, veut, avant d'abandonner le siège, tenter un dernier effort. Il fait remonter le Saint-Laurent au delà de Québec à une partie de la flotte; Bougainville est détaché avec deux mille hommes pour garder la côte qui est escarpée; mais, par une nuit obscure, les bateaux anglais redescendent tout près de la ville, vers l'anse au Foulon où un sentier très raide conduit à la falaise. A ce poste, insuffisamment gardé malgré les avis de Vaudreuil, commande de Vergor, créature de Bigot et lâche officier ; un détachement d'Écossais se présente dont un capitaine se fait passer pour le chef d'un convoi de vivres attendu ; le poste est surpris, les hommes sont prisonniers. L'armée anglaise, que Bougainville a mal surveillée, débarque promptement et s'établit sur le plateau. Ainsi, comme le dit très justement l'abbé Casgrain dans son admirable Ouvrage, *Montcalm et Lévis*, « une succession de circonstances inouïes concoururent au plus étonnant succès. La fortune, qui jusque-là s'était montrée si hostile au général anglais, parut lui accorder toutes ses faveurs. Cette puissance invisible, que les païens appelaient la fatalité et que les chrétiens nomment la Providence, voulait le triomphe de sa cause. » Montcalm accourt avec ses troupes, quatre mille cinq cents hommes, et juge nécessaire d'attaquer, sans attendre Bougainville, les huit mille Anglais qui commençaient à se fortifier sur le

plateau; ce plateau porte le nom de « plaines d'Abraham » (du nom d'un ancien colon Abraham Martin) et la journée du 13 septembre 1759 l'a rendu à jamais tristement célèbre. Le nombre l'emporte, les nôtres plient et reculent en désordre. Wolfe est tué: « Ils fuient! Ils fuient! » lui crie-t-on. « Dieu soit loué, je meurs en paix », murmure-t-il en expirant. En ralliant les fuyards, Montcalm est blessé mortellement : « Tant mieux, dit-il, je ne verrai pas les Anglais dans Québec. » Pour les colons il ne peut plus

Mort de Wolfe.

que faire entendre la prière d'un vaincu. Il écrit au général Townshend, successeur de Wolfe: « L'humanité des Anglais me tranquillise sur le sort des prisonniers français et sur celui des Canadiens. Ayez pour ceux-ci les sentiments qu'ils m'avaient inspirés. Qu'ils ne s'aperçoivent pas d'avoir changé de maître. Je fus leur père, soyez leur protecteur. »

Alors, il ne songe plus qu'à paraître devant Dieu et il passe ses dernières heures avec Mgr de Pontbriand, lui-même à la dernière extrémité; aux premières lueurs du jour il e ire enfin à l'âge de quarante-sept ans. Le soir, au milieu d'une foule consternée, on l'enterre dans l'église des Ursulines et sa fosse est, dit-on, la cavité agrandie qu'une bombe a creusée.

Mort de Montcalm.

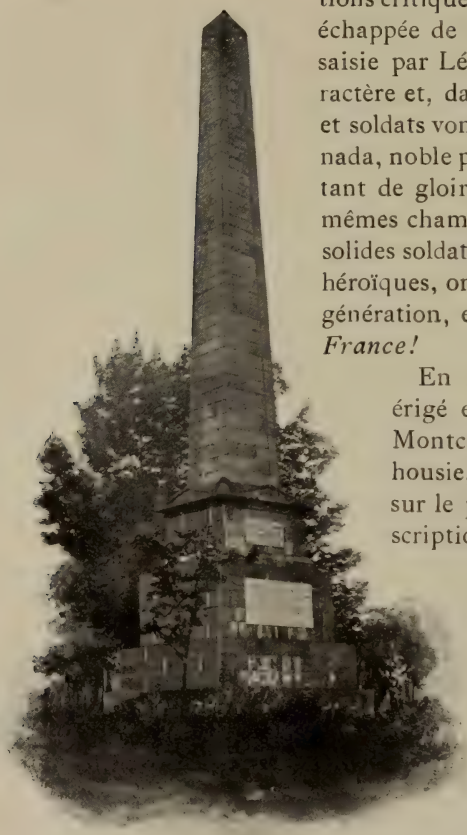
Courte et brillante carrière! C'est la France chrétienne et chevaleresque qu'incarnait le marquis de Montcalm, paré des meilleures qualités de la race; vif, mordant, emporté par la verve, et goûtant les plus fortes lectures; enjoué dans les salons, acharné au travail; d'une tendre et profonde affection pour les siens et acceptant pour le service de l'État une séparation sans fin; brusque et plein de cœur; aimant les honneurs et passionnément dévoué à son devoir, en croyant et en patriote. Esprit prompt, clairvoyant et juste, il a compris de suite les conditions dans lesquelles s'engageait la guerre; il en a saisi le caractère si différent de celui des guerres européennes par l'étendue et la nature du théâtre des opérations, comme par la composition des troupes en présence. En dépit de son infériorité numérique si accentuée, il n'a pas manqué de pratiquer l'offensive stratégique qui déconcerte l'ennemi. Est-il contraint de l'atteindre sur un point déterminé? Il se montre toujours actif, inquiétant l'assaillant par ses ripostes toutes prêtes ainsi que par des contre-attaques qui ne lui laissent pas de sécurité. Fait bien remarquable, cette conception de la guerre était aussi celle de Vaudreuil, homme faible mais fort intelligent et de ce général de grand talent, Lévis; on pourrait ajouter qu'à peu près tous les commandants français au Canada n'en connurent pas d'autre. Si, malgré la disproportion toujours écrasante des deux armées, la Nouvelle-France a résisté pendant un siècle et demi aux attaques anglaises, on ne saurait douter qu'elle l'a dû en grande partie à cet instinct de l'offensive qui faisait du Français l'ennemi redouté, sans cesse attendu et, même invisible, présent.

Une vive intelligence ne suffit pas pour former un bon général; il faut y joindre l'esprit d'organisation et l'influence personnelle sur l'officier et sur le soldat. Montcalm possédait l'un et l'autre. Afin de donner plus de solidité aux troupes canadiennes, il les assimile, autant qu'il peut, aux troupes régulières, s'efforçant ainsi d'utiliser le mieux possible la petite armée dont il dispose, de faire d'elle tout entière un corps d'élite. Il inspecte les forts et les retranchements, complète leur armement et leurs moyens de défense. Il veille avec un soin minutieux à la bonne répartition des munitions et des vivres. Quant à son action sur l'armée, elle est énorme. Il est aimé, il est admiré, il inspire confiance : « Vive notre général! » s'écrient avec un sincère enthousiasme les soldats, lorsque de son vif regard il les passe en revue, ou lorsqu'il les harangue dans le feu du combat.

Cet enthousiasme, qui traduit une affection profonde pour Montcalm, tout le monde l'éprouve, le peuple comme l'armée. Et les paroles désolées des pauvres femmes de Québec lorsqu'on le rapporte sanglant : « O mon Dieu! mon Dieu! Le marquis est tué! » sont l'expression d'un

double désespoir, l'écrasement de la défaite et la perte d'un père! A ce cri, le marquis eut la force de répondre : « Ce n'est rien, ce n'est rien. Ne vous affligez pas pour moi, mes bonnes amies. » Un trait manquerait au portrait de Montcalm : la bonté.

Ainsi tomba, au moment d'un affreux désastre, le général plein d'entrain et d'expérience, sur qui reposa pendant quatre ans, dans des conditions critiques, le salut de la colonie. L'épée échappée de ses mains défaillantes va être saisie par Lévis dont le talent égale le caractère et, dans cette lutte suprême, chefs et soldats vont étonner le monde (1). O Canada, noble patrie, tant de grandes actions, tant de gloire, tant de sang versé sur les mêmes champs de bataille par nos aïeux, solides soldats de la vieille Gaule ou colons héroïques, ont fait de toi, de génération en génération, et pour toujours la *Nouvelle France!*



Monument de Wolfe et de Montcalm.

En 1827, un obélisque (2) a été érigé en l'honneur de Wolfe et de Montcalm par les soins de lord Dalhousie, gouverneur du Canada, et sur le piédestal a été gravé cette inscription :

MORTEM · VIRTUS · COMMUNEM.
FAMAM · HISTORIA.
MONUMENTUM · POSTERITAS
DEDIT.

qu'on peut traduire ainsi :

« La valeur leur fit un trépas commun, l'histoire un lustre, la postérité un monument. »

Mais notre race devait à Montcalm seul un monument. Un comité,

---

(1) *Lire*, au sujet de ces événements dramatiques, la plaquette consacrée à Lévis.

(2) Je suis heureux de remercier ici la Compagnie du *Pacifique Canadien* qui m'a fort obligeamment transmis le cliché de ce monument.

qui a recueilli les plus hautes adhésions tant en Amérique qu'en France, a été formé, fin 1907, à Vauvert, commune dans laquelle est situé le château de Candiac. Il a confié à l'excellent sculpteur M. Léopold Morice le soin de composer un groupe dont deux exemplaires seront exécutés : l'un destiné à Vauvert, l'autre à Québec [1].

---

[1] Les souscriptions sont recueillies en Amérique par M. Georges Bellerive, avocat à Québec ; en France par M. G. Bouzanquet, à Vauvert (Gard). On peut aussi adresser les cotisations à M. Hodent, vice-président de *La Canadienne*, 10, rue François-Millet, Paris XVIe.

NOUVELLE-FRANCE
ET
COLONIES ANGLAISES
XVIIIe SIÈCLE

PARIS. — IMPRIMERIE GAUTHIER-VILLARS,
41763 Quai des Grands-Augustins, 55.

COLLECTION CANADIENNE

JEAN DU SAGUENAY

Quatre élégantes Plaquettes, illustrées de photographies de nombreuses gravures anciennes et rares, éditées à l'occasion du troisième centenaire de la fondation de Québec.

Le fondateur de la Nouvelle-France. Champlain, (dessins et cartes de Champlain).

La Vieille capitale. Québec historique.

L'Épopée canadienne. Montcalm.

L'Épopée canadienne, Lévis.

La Terre pour rien. — Renseignements pratiques sur la colonisation agricole française au Canada. Un vol. in-16 avec cartes.

Prix : 2 fr. ; franco : 2 fr. 25.

« Votre livre est un petit trésor ».

(*Extrait* d'une lettre de Mgr Langevin, archevêque de St-Boniface.)

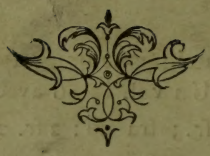
Notice sur le Canada. — Poids : 5 grammes; prix : 5 centimes. Franco en Europe, 100 exemplaires : 3 fr. Insérez une feuille dans vos lettres.

Cartes postales illustrées.

Plusieurs volumes en préparation.

ASSOCIATION « LA CANADIENNE »

But : Elle se propose de resserrer de toute manière les liens qui unissent les Américains de race française aux Européens de langue française, et de collaborer spécialement au développement de leurs relations d'ordre moral et économique.

Cotisations : Membres actifs : 5 fr. (1 piastre); fondateurs : 20 fr. (4 piastres); donateurs : versement unique de 500 fr.

Siège social : 26, rue de Grammont. Paris, IIe.